

*Rachel à sa mère*

Saint-Pétersbourg, 1854

Ma chère Mère,

Hier soir, votre servante a été traitée comme une souveraine, non pas une souveraine postiche de tragédie avec une couronne en carton doré, mais une souveraine pour de vrai, contrôlée à la Monnaie.

Figurez-vous d'abord qu'ici tous ces boyards me suivent, me regardent comme une bête curieuse, et que je ne puis faire un pas sans les avoir derrière moi. Dans la rue, dans les magasins, partout où je vais, où je passe, on me montre, on me désigne, on me signale. Je ne m'appartiens plus.

Enfin, voilà que l'autre jour j'ai été invitée à un grand banquet donné en mon honneur au palais impérial. Rien que cela, la fille au père et à la mère Félix ! C'était pour hier.

Quel festin !

Voilà qu'à mon arrivée au palais de grands laquais galonnés et poudrés, tout comme chez nous, m'attendaient et m'escortent. L'un prend ma pelisse, l'autre me précède et m'annonce, et me voici dans un salon tout plein de dorures, où tout le monde se

précipite au-devant de moi. C'est un grand-duc, frère de l'Empereur, qui vient lui-même m'offrir la main pour me conduire à la table du banquet, une table immense, très élevée, comme sur une estrade, mais peu nombreuse, une trentaine de couverts seulement. Mais quel choix de convives ! La famille impériale, les grands-ducs, les petits ducs et les archiducs, tous les ducs enfin de tous les calibres, et tout ce tralala de princes et de princesses curieux et attentifs me dévorant des yeux, épiant mes moindres mouvements, mes paroles, mes sourires, en un mot, ne me quittant pas du regard. Eh bien ! ne croyez pas que j'aie été trop embarrassée. Pas le moins du monde. J'ai été comme d'habitude, au moins jusqu'au milieu du repas, qui d'ailleurs était fort bon.

Mais chacun paraissait beaucoup plus occupé de moi que des mets qui étaient servis. A ce moment, les toasts en mon honneur commencent. Il se passe alors un spectacle bien extraordinaire. Les jeunes archiducs, pour me voir de plus près, quittent leurs places, montent sur des chaises et mettent même un peu les pieds sur la table, j'allais dire dans le plat sans que cela ait l'air de choquer personne, tant il y a toujours encore un peu du sauvage, même dans les princes de ce pays-là.

Et les voilà qui poussent des cris, des bravos à m'assourdir, et qui me demandent de dire quelque chose. Répondre à des toasts par une tirade de tragédie, c'était bien étrange, mais je ne me suis pas laissé démonter pour si peu. Je me suis levée, et, reculant ma chaise, j'ai pris le geste le plus tragique de mon répertoire et je leur ai entamé la grande scène de *Phèdre*. Il se fit alors un silence de mort ; on aurait entendu voler une mouche, s'il y en avait dans ce pays-ci. Tous m'écoutaient religieusement, penchés vers moi, se bornant à des gestes admiratifs et à des murmures étouffés. Puis, quand j'eus fini, ce fut un nouvel assaut de cris, de bravos, de chocs des verres et de nouveaux toasts, au point que j'en demeurai un moment comme interdite. Puis bientôt je me montai moi-même aussi, et, excitée en même temps par l'odeur des vins et des fleurs et par tout cet enthousiasme qui n'était pas sans chatouiller mon petit orgueil, je me levai de nouveau et j'entonnai ou plutôt je déclamai avec beaucoup de chaleur l'hymne national russe. Alors ce ne fut plus de l'enthousiasme, ça devint du délire ; on s'empessa autour de moi, on me serrait les mains, on me remerciait ; j'étais la plus grande tragédienne du monde et des temps passés et futurs.